

# LE NOM DE TUNIS

D'après l'étymologie de son nom, qui est d'origine libyco-berbère, comme nous l'avons dit ici même (voir B.E.S.T. n° 33, octobre 1949, page 89) Tunis était un bivouac sur une route fréquentée, un gîte d'étape où l'on avait l'habitude de « passer la nuit ». Quelle était cette route ? C'est ce qu'il convient de rechercher pour justifier, du point de vue géographique, les données de la linguistique.

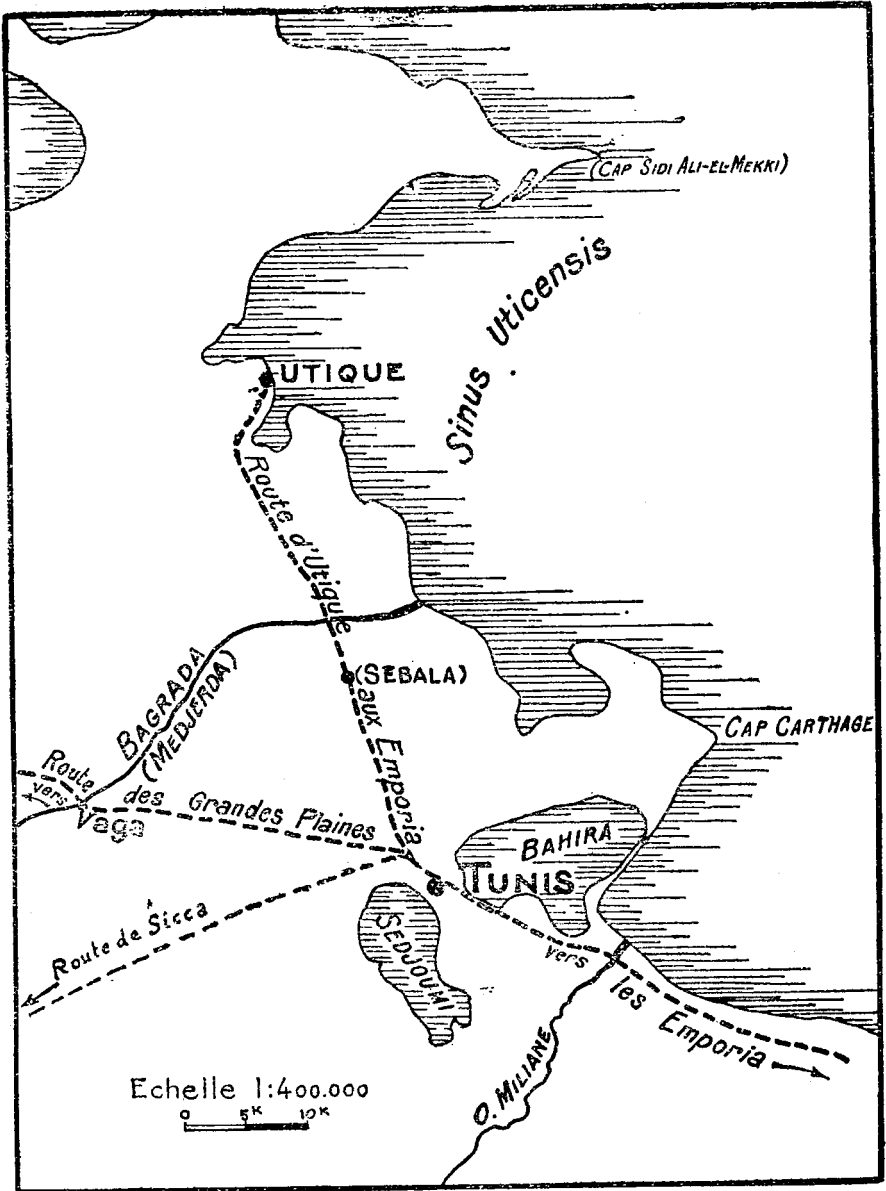
L'existence de cette route, considérée dans le temps, a dû précéder la fondation de Carthage, car celle-ci, au fur et à mesure de son développement urbain, accapara à son profit la clientèle des Libyens et étrangers de passage.

Cette route ne pouvait être que celle qui reliait Utique, fondée trois siècles avant Carthage, à la Région des *Emporia* (ou comptoirs que les Phéniciens avaient créés, du Golfe de Gabès à Leptis Magna, et sur lesquels Carthage étendit plus tard sa domination). Cette région, fertile et peuplée à l'époque, devait être en communication avec la région Nord que contrôlait Utique. La voie terrestre qui les desservait passait nécessairement par l'étroite zone où se trouvait Tunis, zone qui s'étire en longueur entre le Bahira et le Sedjoui, ces deux bassins étant plus étendus et plus profonds qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Aux voyageurs qui empruntaient cette voie, Tunis, perchée alors au sommet d'une colline abrupte aux pentes ravinées, comme le sont encore beaucoup de villages berbères, offrait l'hospitalité de son refuge, d'où on nom Tounès « l'endroit où l'on passe la nuit ». D'après ce nom, nous pouvons supposer avec quelque certitude que Tunis constituait déjà un gîte d'étape, une *mansio*, et non un relais intermédiaire ou *mutatio*.

On n'a pas une description ni un tracé contemporains de cette route primitive, mais un document ancien, la Table de Peutinger, quoique bien postérieure à l'époque considérée, nous permet d'en connaître le tracé aussi approximativement que possible. Car de tous les ouvrages humains, la route est celui qui persiste le plus longtemps : les hommes disparaissent, mais le chemin par où ils avaient l'habitude de passer continue de servir à leurs successeurs parce qu'il est presque toujours déterminé par la géographie.

Interprétée rétroactivement, la Table de Peutinger qui est une copie d'un routier impérial du III<sup>e</sup> siècle, montre que le tracé primitif ne devait pas différer beaucoup du tracé de l'actuelle route n° 8 Tunis-Bizerte. Le trajet se faisait par la station intermédiaire de la Sebala, appelée *Ad Gallum Gallinaceum* à l'époque romaine. On comptait, à cette époque, d'après Ch. Tissot (Géographie comparée de l'Afrique



LA REGION DE TUNIS A L'EPOQUE LIBYPHENICIENNE

Romaine, t. II, p. 54), 15 milles de Carthage à la Sebala, soit 22 km. 200, et 12 milles, soit 17 km. 800, de la Sebala à Utique, soit au total 40 km. environ, ce qui représente à peu près la distance actuelle entre Tunis et Utique par la route n° 8. (Voir la carte ci-contre).

On ne doit pas, d'autre part, exclure l'hypothèse qu'à cette époque lointaine une autre route a pu également exister et passer par Tunis : celle des Grandes Plaines aux Emporia. Elle prenait probablement son point de départ au voisinage des plaines situées entre Vaga et Bulla Regia (Dakhla de Djendouba) et longeait la rive gauche de la Medjerda sur une grande partie de son parcours. Elle franchissait le fleuve vers Djedeïda en direction de Tunis, où elle rejoignait la route d'Utique. Si le trafic de cette route fut ultérieurement très important, il était sans doute, à l'époque qui nous occupe, de faible intensité, vu l'état de civilisation relative où se trouvaient les tribus libyennes. Mais pour si peu qu'elle fût fréquentée les nomades ou les voyageurs qui l'empruntaient passaient obligatoirement par Tunis (à l'aller comme au retour) pour se rendre en Byzacène et de là aux Emporia.

Dans le même ordre d'idée, on doit aussi signaler la voie romaine de Carthage à Sicca qui suit à peu près le tracé de l'actuelle route n° 5 Tunis-Le Kef. Il n'est pas impossible que cette voie ait été aussi en usage antérieurement à Carthage et ait contribué à faire de Tunis, pour les raisons déjà indiquées, un arrêt obligatoire sur le chemin de la Byzacène.

Dès que Carthage eut affirmé la suprématie fonctionnelle qui résultait du mode de vie de ses habitants, de ses ressources commerciales et industrielles, des commodités et distractions qu'elle offrait, de sa civilisation en un mot, elle polarisa à son profit le trafic routier dont Tunis avait bénéficié jusqu'alors.

De ce fait, Tunis perdit très probablement beaucoup de l'intérêt qui s'attachait au rôle de gîte d'étape qu'elle avait joué grâce à sa position géographique. Mais pour autant, elle ne périclita pas, car les Carthaginois, en même temps qu'ils se rendaient maîtres de toute la partie orientale de la Tunisie, mettaient le sol en valeur, créant peu à peu de la richesse et de la vie. La circulation des hommes et des produits s'accrut d'autant plus qu'un réseau routier avait relié les petites cités les unes aux autres.

On connaît les principales routes puniques : la grande route du littoral d'Hippone (Bône) à Oea (Tripoli); la route de Vaga (Béja); la route de Theveste (Tébessa) qui passait par Sicca (Le Kef), et la route de Ziqua (Zaghouan). Toutes ces routes convergeaient vers Carthage, qui en était le point d'aboutissement, comme elle en était le point de départ suivant la nature du trafic. Deux seulement passaient par Tunis : la première, qui était la grande rocade maritime, encore dérivait-elle une partie de son trafic sur le trajet Maxula-La Goulette, et la dernière, la route de Ziqua, qui desservait la vallée de l'Oued Miliane.

Mais Tunis était trop proche de Carthage pour bénéficier d'une manière directe de l'accroissement des échanges consécutif à l'expansion punique. Les nouveaux maîtres n'avaient d'ailleurs aucun intérêt politique à la voir prendre une importance quelconque. Il semble,

pourtant, qu'on lui ait réservé un rôle stratégique, en raison de sa forte position militaire : elle servait de couverture à la capitale. Diodore de Sicile nous dit que Tunis fut prise en 395 av. J.-C. par les Libyens révoltés qui étaient au nombre de plus de deux cent mille. Elle fut conquise successivement par Agathocle, tyran de Syracuse, qui avait envahi la Tunisie en —310/307, par Régulus en —256, par les Mercenaires révoltés à la tête desquels se trouvait le chef libyen Mathô qui fit de la ville une base d'opérations contre Carthage, par Scipion l'Africain en —203, et enfin par Scipion Emilien, qui l'aurait détruite en même temps que Carthage en —146.

On n'a trouvé Tunis et dans ses environs immédiats que très peu de vestiges puniques et romains, mais il faut tenir compte du remplissage des matériaux trouvés sur place, par les Arabes à partir de 700.

Il est très probable, en tous cas, que Tunis dut naître de ses cendres en même temps que Carthage et peut-être même bien avant, car sur elle ne pesait pas l'interdit qui empêcha pendant longtemps la restauration de Carthage. Sa position au carrefour des voies de communication entre Utique, chef-lieu de l'Afrique Romaine, et Hadrumète, dut lui redonner l'importance qu'elle avait eue avant l'avènement de Carthage Punique.

Mais une fois encore, lorsque Carthage fut restaurée et placée à la tête de l'Afrique Proconsulaire et pourvue d'un réseau routier tentaculaire, Tunis entra dans l'ombre. Cependant, comme nous l'avons vu, elle est mentionnée sur la Table de Peutinger, comme étape sur l'itinéraire de la grande voie littorale de Carthage à Cyrène et de la route secondaire de Carthage à Zaghouan. D'autre part, les listes ecclésiastiques mentionnent la présence de l'évêque de Tunis appelé Lucianus, à la Conférence de 411 où saint Augustin intervint soixante-trois fois; enfin, plus d'un siècle plus tard, en 553, sous la domination byzantine, Sextillianus, évêque de Tunis, avait le grand honneur de représenter au concile de Constantinople le primat de Carthage empêché.

Tunis avait donc repris à nouveau, dans une faible mesure il est vrai, à cause de son voisinage immédiat avec Carthage Romaine, son rôle naturel d'étape à qui elle devait primitivement son nom : « l'endroit où l'on passe la nuit ».

Ce nom qu'elle tenait ainsi de la nature et des hommes, elle devait pleinement le justifier à partir de 700, lorsque l'émir Hassân ben Nomâne décida de transférer à Tunis le potentiel militaire et économique de Carthage. Elle justifiait son nom en ce sens qu'elle devenait, cette fois, un relais important sur la grande route du pèlerinage et des migrations qui va de Tanger à La Mecque. Il convient d'ajouter que le choix de l'émir Hassân fut déterminé beaucoup plus par des raisons d'ordre stratégique et psychologique que par des considérations géographiques. Ceci d'ailleurs mérite d'être traité à part.

A. PELLEGRIN,

*Membre correspondant  
de l'Académie des Sciences  
Coloniales,*